TRENTE ANS
ou
LA VIE D'UN JOUEUR

Roman par Henry Hazart

— Oui ! répondit Georges avec énergie.
— Combien vous faut-il !
— Mille francs, au moins.
— Ma foi, dit Thomas, on jurerait que vous avez pris ma mesure : j'ai tout juste la somme : un billet de cinq cent francs et vingt-cinq louis.
Il tira le billet de son portefeuille, et les louis de sa bourse.
— J'en serai quitte, fit-il, pour emprunter cinq cents francs de plus à mon cocher. Heureux gaillard ! les intérêts de son argent lui rapportent plus, avec moi, que ses appointements. Ma parole, il y a des jours où je voudrais être à la place de mon cocher.
Le comte de Germany empocha la somme.
— Merci, vous ne sauriez croire le service que vous me rendez !
— Un hasard, dit-il, m'a fait apprendre votre infortune et je suis accouru. Pour quelle somme êtes-vous en cage ?
— Cent mille francs.
— Diavolo ! Ça ne fait rien : vous avez votre nom, un nom avec lequel je voudrais avoir fait, à votre place, un million de dettes pour le moins. Or, apprenez que ma visite a un but intéressé. Comme vous le voyez, je joue cartes sur table : entrez dans mes combinaisons et votre fortune est refaite.
— Parlez, marquis, mais s'il s'agit d'une infamie, vous ferez mieux de vous taire : comme on dit vulgairement, je ne mange pas de ce pain-là.
— Une infamie ! à vous ? jamais ? Vous n'en seriez point capable ?
Le mot fit encore sourire le comte.
— Voyons votre combinaison ?...
— Consentiriez-vous à être député ?
— Moi ? s'écria Georges, député ! mais je n'ai jamais su conduire mes propres affaires ; comment voudriez-vous que je dirige celles de l'Etat.
Et il se mit à rire, d'un rire nerveux où dominait une tristesse insurmontable.
— Mais personne ne votera pour moi ! ajouta-t-il ?
— Cela dépend du drapeau que vous arborerez. Le comte de Germany est sans doute légitimiste ou tout au moins orléaniste ; qu'il soit carrément bonapartiste et je me fais fort de lui procurer l'appui gouvernemental pour certain département où une vacance est sur le point de se produire. *Nous attendons*, d'un instant à l'autre, la nouvelle du décès de l'honorable à qui vous succéderiez.
Bien que peu soucieux de solliciter les suffrages de ses concitoyens, Georges feignit d'entrer dans la « combinaison », afin de connaître le fond du sac de l'audacieux aventurier.
— En principe, dit-il, j'accepte ; dites-moi au moins de qui vous êtes le mandataire et quelles seraient mes chances de réussite ?
Le marquis se redressa avec orgueil.
— Apprenez, comte, que je suis devenu l'un des plus fermes soutiens de la bonne cause.
— Quelle cause ?
— Celle du neveu de son oncle ; le parti du prince Louis-Napoléon Bonaparte, président de la République française.
— Seulement, il y a du *coton !* je ne vole pas mes honoraires. Savez-vous que j'ai accompagné ou plutôt suivi, cette année, le prince président dans tous ces voyages. Bien que l'*emballement*, d'où naît l'enthousiasme, soit assez général en France pour l'ancien prisonnier de Ham, il fallait s'attendre à des notes discordantes, à des dissonances dans ce beau concert. J'étais chargé spécialement de veiller, autant que possible, sur la justesse de l'accord parfait. Nous allumions la foule aux cris de « vive la République ! » proférés par les démagogues ; nous répondions, mes hercules et moi, par « vive le président !... vive Napoléon !... vive l'Empereur !
— L'Empereur ? déjà ?
— Et pourquoi ne crierait-on pas vive l'Empereur ?...
— Parce qu'on est en République.
— La belle raison ! est-ce que dans ce cri on devrait voir autre chose qu'un hommage rendu à la mémoire du grand homme, du petit chapeau et de la redingote grise ? est-ce que sous le règne de Louis-Philippe, ce cri n'a pas été constamment toléré, je dirai plus, encouragé ?
— C'est ce qui a perdu Louis-Philippe, répliqua le comte de Germany. Ce souverain manquait de franchise : il flattait le chauvinisme pour prolonger un pouvoir qui durerait encore, s'il n'avait pas eu recours à ces artifices de gouvernement.
Le Marquis frappa amicalement sur la main de Georges :
— Mais vous parlez très bien, dit-il. Allons ! vous serez ministre et alors, vous vous souviendrez de moi : vous me bombarderez *sinécurien*, dans l'administration que vous voudrez, pourvu qu'il y ait gras et rien à faire.
— C'est entendu. Alors, vous vous êtes fait commis-voyageur en enthousiasme.
— Oui, cher comte. J'ai commencé ma tournée le 12 août 1850. L'empereur, qu'est-ce que je dis ! le président de la République se rendait à Dijon, par Tonnerre, où il passa la revue. Pas grand'chose à faire : un enthousiasme qui marchait tout seul et bon train : des dames jetaient des fleurs sur le passage du wagon présidentiel. Les autorités, le clergé, la magistrature, l'armée, tout le monde enfin était sur pied. A Sens, Napoléon a décoré l'archevêque ; beaucoup de musique. J'avais été prévenu que cinq cents socialistes d'Auxerre devaient manifester à la revue, et je me préparais à lâcher sur eux une population chauffée jusqu'à éclater : fort heureusement, ils ne sont pas venus. Napoléon s'est remis en route. A Montbard, on voulait dételer la voiture du président : des démagogues s'y sont opposés. Ça a été dur ; j'ai eu deux hercules d'assommés. Le président a été obligé de crier : « Vive la République démocratique ! »
— Ça a dû lui écorcher le gosier !
— A qui le dites-vous ! Mais, quand on veut arriver au pouvoir, il faut bien avaler des couleuvres et en laisser sortir de sa bouche. A Dijon, par exemple, j'ai eu du mal : la démagogie avait disséminé des meneurs sur le parcours.
— Passez sur les détails, cher marquis, dit Georges.
— Je finis : quarante mille personnes ont été crier là : « Vive Napoléon ! » c'était splendide !
— Et étourdissant.
— De Dijon, nous fûmes à Lyon, avec arrêt à Châlons, réception et revue à Macon. L'enthousiasme était tel qu'on se demande comment ces contrées ont pu envoyer des représentants socialistes à l'Assemblée nationale.
— Ça n'a pas dû marcher tout droit, à Lyon ? demanda Georges.
— Pas tout à fait. J'ai eu un hercule fracassé ; nous l'avons transporté sans bruit à l'hôpital. Aussi bien, le conseil municipal nous avait fait faux bond. Au banquet de l'Hôtel-de-Ville, Napoléon a dit en propres termes : « Des bruits de coup d'Etat sont peut-être venus jusqu'à vous, messieurs, mais vous n'y avez pas cru, je vous en remercie. Les surprises et les usurpations peuvent être le rêve de partis sans appui dans les nations ; mais l'élu de huit millions exécute les volontés du peuple, il ne les trahit pas ! »
— Nous verrons ça !...
— Certainement que nous le verrons !... La seconde journée a été chaude à Lyon, malgré la pluie battante. Au pied de la Croix-Rousse où Napoléon s'était avancé en voiture découverte, dix mille individus criaient avec rage : « Vive la République ! à bas le dictateur ! » Mes hercules ne s'y sont pas frottés. Au banquet offert par la Chambre de commerce, le président a été très chic. Il a terminé ainsi son discours : « A la veille de vous faire mes adieux, laissez moi vous rappeler les paroles célèbres de l'empereur...
Mais non, je m'arrête... il y aurait de ma part trop d'orgueil à vous dire comme lui : « Lyonnais, je vous aime ! » Mais permettez-moi de vous dire, du fond de mon cœur : « Lyonnais, aimez-moi ! »
— Pas mal trouvé. Enfin, vous êtes content, marquis ?
— Conclusion ?
— Avant un an ou deux, on criera : « Vive l'Empereur ! » pour de bon, et on coffrera les républicains militants. Dans cinq ans, vous serez ministre.
Le Marquis se leva et tendit la main à Georges qui lui serra le bout des doigts.
L'aventurier n'était pas plus tôt parti que Georges retombait dans son idée fixe.
Quant au baron de Larnoise, il écrivit à Warner, mais en se gardant bien de lui révéler la visite du Marquis et l'aubaine inespérée survenue à Georges : il le pria d'envoyer les cinq cents francs promis, bien décidé à s'approprier cette somme.
Le lendemain, le comte de Germany corrompait, moyennant quelques pièces d'or, un gardien qui remplaçait de temps à autre le concierge et qui le laissa sortir.
Il était une heure de l'après-midi et Georges, dans sa préoccupation, n'avait pas encore déjeuné.
Il gagna le boulevard des Italiens où, au risque d'être reconnu par un garde du commerce, il s'installa à la terrasse du Café de Paris.
L'ivresse de la liberté, du grand air, dissipait ses idées noires, faisait fuir sa jalousie.
Et voici que, rejetant toute idée de vengeance, il projette de surprendre la comtesse à son hideux garni, de l'enlever avec les enfants et de les emmener tous les trois à la campagne. Une bonne partie à faire : la belle saison est si tôt passée ! il faut en profiter ! Quand cela lui coûterait une cinquantaine de francs, la belle histoire ! Cet argent ne lui tombe-t-il pas du ciel... ou de l'enfer ? Quelle joie pour Amélie, pour Albert, pour Angèle ! Le reconnaîtra-t-elle seulement Angèle, depuis plus de deux mois qu'elle n'a vu son père ?
Bref, il se trouvait stupide d'avoir attaché tant d'importance à une lettre anonyme.
Il allait se lever et partir, quand un de ces indifférents que l'on connaît à peine et qui vous donnent du « mon cher » à tout propos, l'aperçut, lui serra la main et s'assit sans plus de façon à côté de lui.
Et Georges, toujours prompt à offrir, demanda à l'importun, un pilier de tripot, ce qu'il désirait.
— Un café, répondit ce dernier ; je viens de déjeuner.
— Garçon, un café et une absinthe.
— On m'avait assuré, fit l'autre, qui se piquait d'esprit, que vous étiez à Clichy-la-Garenne... des endettés.
— Charmant ! fit Georges ; et vous, on m'avait dit que vous étiez mort ?

A suivre.

Immeubles à louer

Estaminet à Louer
à Tourcoing, entrées sur deux rues, entre six usines, vente forcée, parc à coqs, loyer 50 fr. S'adresser 320, rue de Gand, à Tourcoing, de 12 h. à 3 heures.

CESSIONS

A CÉDER
clientèle de marchand de **lait** et de **lait battu.**
Prendre l'adresse au bureau du journal, à Tourcoing.

OFFRES ET DEMANDES D'EMPLOIS

Comm. exp. désire pour la Saxe, la **représentation** de bonnes maisons de **laines cardées, laines et déchets de laine.** Adr. offres sous chiffres **E.4056** à l'Agence de Publicité **Haasenstein et Vogler, A.G.** à **Chemnitz** (Soisse).

ON DEMANDE
de bons **mouleurs** pour une fonderie en fer de Lille, indiquer références. — Réponse au bureau du journal, Roubaix, aux initiales G. P. T.

AVIS DIVERS

COMPAGNIE DU GAZ de Roubaix

AVIS
Nous prions Messieurs les Abonnés d'adresser à la Direction, et toujours par écrit, leurs demandes de renseignements.
La Compagnie décline toute responsabilité au sujet des conditions, prix d'installation ou d'appareils, etc., qui parfois sont donnés par les monteurs.

Cie française d'Incandescence
BECS & MANCHONS AUER
DÉPOT
Rue du Curé, 14-16 — ROUBAIX

SELS DE PARIS
Antiseptiques et Désinfectants parfumés pour la conservation des lainages et fourrures, spéciaux pour bains antiseptiques parfumés, volatils pour appartements et la poche. Chez les Pharmaciens, Droguistes, Epiciers, Mds de Couleurs.

AU CORSET ELEGANT
Vandorpe-Lava
61-63, Rue des Fabricants
ROUBAIX

Maison la mieux assortie de la région et vendant le meilleur marché.
Grand choix de Corsets blancs pour les Communions.
Mise en vente des Nouveaux Modèles de la saison.
Spécialité de corsets pr Mariées, pour bals et soirées, etc.
Prime à toute cliente : Un ballon au gaz, ou à musique, ou hochet.

Seuls dépositaires du CHOCOLAT PARISIEN
L. DELPLANQUE & Cie
Épiciers en gros
TOURCOING — 72, Rue de Roubaix et 4, Rue Saint-Éloi — TOURCOING

PLUSIEURS **MILLIONS** à Prêter sur Signature DISCRÉTION
CRÉDIT NATIONAL, 18, Rue Turbigo, Paris
Seule Maison réalisant et prêtant Espèces

60 ANS DE SUCCÈS
PILULES MORISON-MOULIN n° 1 et n° 2
Purgatif végétal, dépuratif du sang, guérison des douleurs, maladies de foie, de l'estomac, hydropisie, affections nerveuses ; chassent les humeurs et les glaires, 2 francs. — Exiger la signature et le nom **Pilules-Moulin** sur chaque boîte. Guérissent aussi les *maladies de la peau, eczéma, prurit, hémorroïdes*, avec **Pommade Dermatique-Moulin, 2'30** franco.
30, RUE LOUIS-LE-GRAND, PARIS et les BONNES PHARMACIES

GUÉRISON RADICALE DES RHUMATISMES, GOUTTE
Névralgies, Gravelle, Vices du Sang, Affections nerveuses, Eczemas, etc., etc.
Aucune Spécialité, aucun Médicament ne peuvent lutter contre l'**Elixir Suédois.**
Demandez la Brochure explicative qui vous sera envoyée gratis ; vous y trouverez la garantie de votre guérison.
DÉPOT Gal : G. DELAPORTE, Phcn, à TOURCOING (Nord) et dans toutes les Pharmacies. — PRIX DU FLACON : 4 f. 50.

BON GÉNIE DE LILLE
4, Rue du Vieux-Marché-aux-Moutons, 4

VENTE A CRÉDIT
de toutes espèces de Marchandises aux conditions les plus larges

Prime à tout Client recommençant un nouveau compte

1res COMMUNIONS

Saison d'été. — Immenses choix de Vêtements d'Hommes, Dames et Enfants, tout faits, et de Draperies et Tissus fantaisie Haute Nouveauté en tous genres pour Vêtements sur mesure. (Coupe et Façon irréprochables.)
Fabrique de Meubles. — Meubles sur commandes. — Mobiliers en tous genres et Literies complètes.
Livraisons discrètes **franco à domicile** par la voiture de l'Administration. — Le **Voyage entier** est **remboursé** à tout acheteur venant à Lille.

SEULS REPRÉSENTANTS :
A Roubaix : M. TRÉFIER, 168, rue du Collège.
A Tourcoing : M. LORIDAN, 24, rue de Gand.
A Croix : M. BROCART, 101, rue Kléber.

SACS EN PAPIER
GROS **en tous genres** 1/2 GROS
PAPIER EN GROS
V. LEGROS Fils
119, Rue du Grand-Chemin, 119
ROUBAIX
Spécialité de Sacs de luxe pour Pâtissiers et Pharmaciens
DÉPOT DU PAPIER PARCHEMIN SULFURISÉ
Garanti à l'eau, pour Marchand de Beurre, vendu à un prix défiant toute concurrence
P.-S. Bien s'adresser 119, rue du Grand-Chemin

Cabinet de
M. Charles POLACK
Chirurgien-Dentiste
56, rue d'Inkermann, ROUBAIX
Visible tous les Mardi et Vendredi
de 2 heures à 5 heures du soir
M. POLACK se rend à domicile sur demande
MAISON DE CONFIANCE

A LA TOUR EIFFEL

Chaînes argent, 2 fr. 50
REMONTOIR ARGENT, 18 fr.
Remontoirs or, argent, métal, à 6000 francs, garantis 2 à 25 ans.
22 fr. MONTRE argent, cuvette argent, à cylindre, 10 rubis, garantie 4 ans.
G. VOUILLARMET
Fabricant d'Horlogerie
Ex-président de la Société des Horlogers
85, Rue Rolland, à Besançon (Doubs).
Envoi gratis et franco CATALOGUE et DESSINS
Montre nickel 4 fr. Acier 7 fr. Argent 14 fr.

CAPSULES de Quinine de Pelletier
INVENTEUR DE LA QUININE
Ces Capsules, inaltérables, de la grosseur d'un pois, ne durcissent pas comme les pilules et s'avalent plus facilement que les cachets. Elles sont souveraines pour combattre les *rhumes*, la *grippe*, l'*influenza* et en général les accès fébriles qui se manifestent au début de toutes les maladies. Les *migraines*, les *névralgies*, les *fièvres intermittentes et paludéennes*, la *lassitude*, le *manque d'énergie*, le *rhumatisme*, la *goutte*, les *maux de reins*, sont tributaires de cet héroïque médicament.
UNE CAPSULE est plus active qu'un grand verre de quinquina.
Exiger le nom PELLETIER sur chaque Capsule.
Prix moyen : 1 fr. le gramme en 10 Capsules.
Dépôt dans toutes les Pharmacies.

PHOTOGRAPHIE ELKAN
74, Rue Pellart, ROUBAIX
PREMIÈRES COMMUNIONS
Portraits très soignés depuis 5 fr. la douzaine
Portraits Artistiques à 10 fr. avec une MAGNIFIQUE PEINTURE A L'HUILE SUR BOIS

Qu'est-ce que le Chapirograph ?
Le CHAPIROGRAPH est un appareil multiplicateur nouveau, sans pareil pour faire soi-même et sans frais, toutes sortes d'imprimés ainsi que pour le polytypage de lettres, notes, dessins, notes, plans, programmes, etc., en impression noire.
Le maniement de cet appareil est pour chaque personne très simple ; le succès est certain et garanti.
Toute écriture ou dessin écrit sur du papier avec de l'encre on obtient de la manière la plus simple environ 150 épreuves dans 15 minutes, sans presse et sans produits chimiques.
Un Chapirograph pour in-quarto et format ministère ne coûte avec tous les accessoires que 25 francs.
N.B. — Pour prouver que le Chapirograph est le meilleur appareil multiplicateur, nous sommes prêts à l'envoyer pendant 8 jours à l'essai, à nos risques, franco et sans aucun débours ; en cas de réexpédition, nous ne réclamons aucune rétribution.
THE CHAPIROGRAPH Co Ltd, 9, Place de la Bourse, Paris.

GUÉRISON des Maladies Contagieuses, Dartres, Boutons, Démangeaisons, Eczéma, Vices du Sang, Ulcères, Rhumatismes, Glandes, Accidents secondaires et tertiaires, etc., etc.
Les BISCUITS DÉPURATIFS du Dr OLLIVIER sont seuls approuvés par l'Académie de Médecine de Paris, et seuls, depuis un demi-siècle, ont obtenu une RÉCOMPENSE de 24,000 francs.
Traitement agréable, rapide, économique, sans rechute.
33, Rue de Rivoli, Paris
Dépôt dans bonnes Pharmacies de France et Etranger

CHEMISES SUR MESURE
haute nouveauté
CALEÇONS, FLANELLES, MOUCHOIRS
Prosper ROTGÉ
147, boulevard Magenta, 147, PARIS
M. Rotgé informe ses clients et les personnes désireuses d'entrer en relations avec lui, qu'il est visible tous les jours à **Roubaix, Café Moderne,** et à **Tourcoing, Hôtel du Cygne.**
Sur demande, M. Rotgé se rendra à domicile.

AU BON MARCHÉ
TOURCOING
MAISON REMOND VERET
2, R. des Ursulines, 31-33, R. de Lille, TOURCOING
DRAPERIES, MÉRINOS, SOIRIES
(VENTE AU COMPTANT)
Mercredis et Samedis : Vente de Coupons. Entrée libre
Il sera offert des assiettes du *Broutteux* comme prime aux acheteurs

IMPRIMERIE DE L'AVENIR DE ROUBAIX-TOURCOING
BUREAUX :
ROUBAIX, 65, Rue des Fabricants, 65 — TOURCOING, 53, Rue Verte, 53
TYPOGRAPHIE - LITHOGRAPHIE - GRAVURE
Spécialité d'Affiches en tous Genres
LETTRES MORTUAIRES & D'OBITS
Donnant Droit à l'INSERTION GRATUITE dans l'« Avenir de Roubaix-Tourcoing »

LA POCHARDE...!

Par Jules MARY

PREMIÈRE PARTIE

LA MÈRE AUX SEPT DOULEURS

Ces quelques lignes, ce *Mané, Thecel, Pharès* Clotilde, un jour les écrivit sur une feuille de papier qu'elle glissa dans une lettre.
Elle avait voulu déguiser son écriture.
Mais ç'avait été inutile d'essayer.
Cette écriture était si tremblée, si hésitante, que jamais le comte ne reconnaîtrait en elle la main qui en avait tracé les lettres.
Elle voulut d'abord envoyer la lettre sous enveloppe à Mathis en le priant de la jeter à quelque poste d'un village voisin, mais elle réfléchit que cette lettre par elle écrite à son mari ne manquerait pas d'éveiller les soupçons du jeune homme ; il en prendrait connaissance peut-être et la détruirait lorsqu'il aurait deviné la pensée de Clotilde.
Elle l'adressa, sous double enveloppe, à Jean Berthelin.
Le jour suivant, à l'heure du courrier, la comtesse était debout, domptant sa faiblesse, voulant être auprès de son mari...
On apporta les lettres.
Hubert voulut entrer dans son cabinet pour les lire.
Clotilde lui dit :
— Non, restez, je me sens un peu mieux et nous avons si peu de temps à vivre ensemble.
Il rejeta les lettres et s'approcha d'elle.
Elle était étendue, dans sa chambre, sur une chaise longue.
Elle lui sourit et le repoussa doucement :
— Non, lisez, lisez...
— Plus tard...
— Je le veux !... Peut-être y a-t-il là des nouvelles intéressantes, des choses graves !
— Je ne pense plus à rien... Plus rien n'existe pour moi en dehors de vous... Il n'y a plus de préoccupations pour moi que celle de votre santé, chère Clotilde.
— Lisez, dit-elle en insistant.
Il obéit.
Il y avait une douzaine de lettres. Il en déchira hâtivement les enveloppes, les parcourant d'un coup d'œil et au fur et à mesure les rejetait sur son guéridon. Il faisait face à Clotilde, en pleine lumière.
Elle ne perdrait rien de son trouble.
Car la lettre, avec les paroles vengeresses, la lettre était là...
D'un premier regard tout à l'heure, Clotilde l'avait reconnue.
Enfin, il y arrive...
Clotilde tremble, ferme les yeux pendant une seconde, puis les rouvre... la tête un peu penchée, le regard ardent, de la fièvre aux joues.
Il a déplié le papier et lit...
Pas la moindre surprise... pas la plus légère émotion...
Cependant, il reste un moment comme absorbé devant l'étrangeté de ce qu'il vient de lire, puis il a tout à coup le geste machinal de l'homme qui vient de décacheter par erreur une lettre qui ne lui est pas adressée, et il cherche l'enveloppe pour s'assurer que c'est bien son nom et que le facteur ne s'est pas trompé.
« Monsieur le comte du Thiellay, au château de Fénestrel... »
Non, c'était bien pour lui...
Il rejette l'enveloppe et relit la lettre.
Puis, il murmure :
— Qu'est-ce que cela veut dire ?
Elle interroge, surprise d'un pareil calme, d'une si grande puissance de dissimulation, car rien ne le trahit... ses yeux ne se sont même pas voilés.
— Quoi donc ?... Une mauvaise nouvelle ?
Il haussé les épaules :
— C'est assurément l'œuvre d'un fou... dit-il...
Et il lui tend la lettre.
— Lisez !
Mais elle veut que l'épreuve soit complète. Elle refuse.
— Mes yeux y voient à peine... Lisez vous-même...
— Voici ce qu'on m'écrit... d'une écriture évidemment contrefaite : écoutez :
« Misérable... malheur sur toi... mon fantôme ne te quittera plus... jamais... jamais... Ce sera ma vengeance... Il viendra te marquer au front le jour de ta vie, écoute bien... »
Mais il n'achève pas... La terrible scène reparaît aux yeux de Clotilde... Elle a un faible soupir... étend les bras, laisse retomber sa tête et s'évanouit.
— Clotilde ! Clotilde !
Il la soigne, la couvre de baisers, pleure, se désespère !
— Ah ! c'est la fin, c'est la fin, cette fois... ma pauvre enfant... ma pauvre chérie...
Elle reste longtemps ainsi... Puis, elle rouvre les yeux... des yeux étranges où il semble qu'il n'y ait plus de vie, mais seulement déjà comme le reflet de la mort...
— La lettre !... dit-elle, d'une voix altérée. Lui déjà n'y pense plus, ne sait plus ce qu'elle veut dire.
Mais elle la montre, du doigt, sur le tapis.
— Vous n'avez pas terminé...
— A quoi bon ?
— Si... il le faut... je le... je le veux.
Il saisit la lettre, tout en regardant Clotilde, essayant de comprendre.
Et il va en poursuivre la lecture, pour obéir à cet étrange caprice, lorsqu'elle l'arrêta d'un geste et dit :
— Non, pas vous, moi...
— Vous voulez lire...
— C'est inutile.
— Alors...
— ... Voici la fin : « Mon fantôme viendra te marquer au front le jour de ta vie... écoute bien... le jour de ta vie où tu seras le plus heureux... souviens-toi... au front... au front ! »
Il a une exclamation étouffée :
— Clotilde ! c'est vous qui avez écrit cette lettre ?...
— C'est moi !
Un très long silence...
Le comte observe Clotilde avec une sorte d'effroi.
Est-ce qu'elle deviendrait folle ? Car cette lettre, ainsi qu'il le disait tout à l'heure, est l'œuvre d'une main que la raison ne guide plus...
— Expliquez-moi, Clotilde, car je ne comprends pas...
Elle est prête à l'aveu. L'heure est venue. Elle dit :
— Ces paroles, est-ce bien la première fois que vous les entendez ?
— Oui...
— Comme vous savez mentir !
— Je ne mens pas. Où et comment les aurais-je entendues ?
— Où !... Dans le chemin creux qui passe devant la chapelle du prieuré de Relay, la nuit où fut assassiné le docteur Renneville !... Comprenez-vous maintenant ? ou faut-il que je vous en dise davantage ?
Le comte venait brusquement de pâlir, et il dit d'une voix tremblante :
— Achevez !... Vous n'en avez pas assez dit...
— Où ? Vous le savez maintenant... Comment vous les avez entendues ? C'est lorsque le vieillard se cramponnait à vos vêtements, à vos mains, en demandant grâce. C'est lorsque, voyant que vous n'aviez pas pitié et qu'il allait mourir, il vous a jeté, au milieu des râles de son agonie, ces paroles qui doivent troubler votre sommeil depuis lors et empoisonner votre vie !...
Aucune révolte chez le comte...
Un abattement énorme, un désespoir profond sans borne. Et voilà tout !
On dirait qu'il a compris, enfin, mais que cela ne l'étonne pas...
On dirait qu'il savait !... ou qu'il se doutait !
Clotilde murmure, les yeux fermés, comme en rêve :
— Et de ce que j'ai vu, cette nuit-là, de ce que j'ai entendu... j'en meurs !
— Ce que vous avez entendu, je le sais... Dites-moi maintenant ce que vous avez vu...
— Oui, car je ne veux pas mourir avec mon secret... Cela me brûle, cela m'oppresse... m'étouffe... Je n'ai plus peur de vous, puisque je vais mourir... puisque je vais vous échapper éternellement.
J'ai vu, cette nuit terrible, là-bas, près du prieuré, un homme se cacher sur le chemin que suivait le vieillard... J'ai vu cet homme assaillir le docteur, le courber lentement sous l'étreinte de ses doigts noués autour du cou... J'ai vu l'agonie du moribond... j'ai vu le meurtrier hideusement penché sur ce cadavre...
— Et le meutrier ?
— Ai-je besoin de vous le nommer ?
— Oui, oui, il le faut... Vous en avez trop dit... vous l'avez reconnu, n'est-ce pas ?
— J'ai vu que cet homme avait la taille, l'allure, le visage, les cheveux, de celui dont je porte le nom...
— Et vous avez cru...
— J'ai vu, enfin, que c'était vous !
— Moi ! Vous avez cru !...
— Et voilà pourquoi je meurs... et pourquoi je suis contente de mourir !
— Moi ! moi ! dit-il, un instant éperdu... Elle a cru !... Mon Dieu !
Et il se cache le visage dans les mains. Il éclate en sanglots.
C'est presque une crise nerveuse qui l'abat, ce robuste.
Elle, impitoyable :
— Il n'est pas trop tard pour vous repentir... Vous pouvez être châtié de la mort de Renneville... Quant à la mienne, comme la vie n'était plus possible auprès de vous, je vous la pardonne...
Il continue à pleurer et cette crise dure longtemps.
Enfin, il laisse retomber ses mains.
Elle peut voir, de nouveau, son visage baigné de larmes et ses yeux infiniment tristes, mais aussi infiniment doux.
— Ma pauvre enfant ! Ma pauvre enfant !... Ce secret terrible, pourquoi l'as-tu gardé ? Pourquoi n'en as-tu rien dit ?... Je comprends, aujourd'hui, ces terreurs que tu ressentais parfois à mon approche, ces répugnances instinctives que tu manifestais... Souvent je lisais dans ton regard je ne sais quelle horreur ! Ah ! comme tu m'as rendu malheureux ? Pourquoi n'as-tu rien dit ? Rien ? Et moi, pourquoi n'ai-je pas deviné et ne t'ai-je pas obligée à parler.
Il se mit à genoux, lui prit de force les mains.

(A suivre.)